



Critiques | Littérature

« Ma très chère grande sœur », de la romancière Gong Ji-young, ravive une enfance à Séoul dans les années 1960. Mémorable

Voyage intérieur en Corée intime

FLORENCE NOIVILLE

En 2016, le Salon Livre Paris avait permis aux lecteurs français de mieux connaître la littérature de l'invitée d'honneur, la Corée du Sud. Pas seulement les grands noms du XX^e siècle – Hwang Sok-yong, l'auteur de l'inoubliable *Vieux Jardin* (Zulma, 2005) ou Yom Sang-seop (1897-1963) dont les éditions Zoé ont publié cet automne *Trois générations*, un classique des années 1930. Mais aussi ceux d'auteurs plus jeunes, parmi lesquels la romancière Gong Ji-young, très appréciée en Corée, et dont les éditions Philippe Picquier ont déjà traduit deux romans, *Nos jours heureux* (2014) et *L'Echelle de Jacob* (2016). C'est cette plume aiguisée et subtile qui nous revient aujourd'hui avec *Ma très chère grande sœur*.

Embarquement pour Séoul donc. Mais pas pour l'exotisme – la narratrice, Jjang-a, s'est « débarrassée de son hanbok [le costume traditionnel] en taffetas » et accepte « non sans répugnance » de grignoter « un tout petit peu de sauterelle grillée ». C'est plutôt un voyage intérieur

qui commence. Une descente méticuleuse dans le souvenir, une quête intime à laquelle Gong Ji-young nous invite sur les traces d'une femme mémorable nommée Bongsun.

Au début du roman, la mère de Jjang-a apprend à sa fille que Bongsun a disparu. A presque 50 ans. Et en laissant derrière elle quatre enfants ! Comment a-t-elle pu fuir ? Et pourquoi ? Afin de retrouver Bongsun, Jjang-a entreprend de raconter sa propre vie depuis le début. Comme s'il lui fallait récapituler son histoire à elle pour comprendre celle de cette « grande sœur » d'un genre particulier.

Un autre monde

Cela commence à la naissance, lorsque Jjang-a était un nourrisson « aussi rouge qu'une pomme ». Bongsun était là, déjà. A 12 ans, elle avait fugué plusieurs fois pour échapper à la pauvreté, à la famine, aux coups et aux humiliations. Elle avait trouvé refuge dans la famille de Jjang-a, dont elle s'occupait comme de sa propre petite sœur, l'emportant sur son dos partout où elle allait, la protégeant, lui



racontant des histoires effrayantes de marmites d'eau bouillante et de marchands de peaux de lapin.

Dans la maison de Jjang-a, cependant, Bongsun ne sera jamais considérée comme une enfant de la famille. Mais pas non plus tout à fait comme « une bonne ». C'est grâce à cet entre-deux lui ouvrant les portes d'un autre monde (les cigarettes, les garçons...) que Jjang-a prendra bientôt conscience de ce qui l'entoure. Les distinctions de classe. Ce qui fait que l'on est, ou non, accepté par un groupe. La force de l'attachement aussi : une proximité physique, animale presque, passant par l'odeur de Bongsun et la sueur glacée qui perle dans son dos.

Un jour pourtant, toute cette tendresse s'évanouit. La bague de diamant de la maîtresse de maison a disparu et Bongsun est soupçonnée, à tort, de s'en être emparée. Fin de l'osmose bienheureuse. C'est une âpre plongée dans le monde des adultes qui s'amorce pour Jjang-a. Au menu : apprentissage du mensonge, découverte de l'égoïsme bourgeois, prise en compte de l'ambiguïté fondamentale des êtres, trahison

Tout ça pour une histoire de bague ! L'intrigue est si mince – avant le retournement final, dans le métro de Séoul – qu'elle en paraît presque naïve. Mais il y a quelque chose de revendiqué dans cette stylisation. Ce trait volontairement simple, comme dans les contes de fées que lit Jjang-a et que l'auteure, parfois, s'amuse à faire dialoguer avec l'histoire. Pour décrire la formation d'une conscience, entre 0 et 6 ans, Gong Ji-young prend le risque de dire l'indicible : ce faisceau de faits minuscules qui nous frappent dans l'enfance et restent collés à nos mémoires pendant une vie entière. Ce sont des riens – la mort d'un chien, le regard de Bongsun lorsqu'elle quitte la maison avec son bébé. Or il est toujours dangereux de raconter des riens. Ils paraissent si frêles a posteriori. Si anodins une fois traduits en mots.

Pour les sortir de leur insignifiance et les sertir tel le diamant de la bague perdue, il faut le talent d'une Nathalie Sarraute dans *Enfance* (Gallimard, 1963). Ou la finesse d'une Gong Ji-young dans *Ma très chère grande sœur*. ■

**MA TRÈS CHÈRE
GRANDE SŒUR**
(*Bonsuni Eunni*),
**de Gong
Ji-young,**
traduit du coréen
*par Lim Yeong-
hee et Stéphanie
Follebouckt,*
Philippe Picquier,
208 p., 18,50 €.



Gong Ji-young, photo non datée. DAHJIM PAIK